

Le commissaire est-il débonnaire ?

— portrait de Maigret en croquemitaine —

Voici le portrait¹ d'un homme (presque) comme vous et moi, saisi au saut du lit et au seuil d'une journée de travail, alors qu'il rêvasse et se laisse traverser par les réminiscences :

Maigret prenait son petit déjeuner en face de sa femme, près de la fenêtre. Il était huit heures et demi du matin et le jour était si terne qu'on avait dû laisser toutes les lampes allumées. Faute d'avoir assez dormi, il se sentait lourd, l'esprit engourdi, plein de pensées confuses. Sur les vitres, il restait du givre dans les angles et il se souvenait que, quand il était enfant, il y traçait des dessins ou ses initiales ; il se rappelait aussi la curieuse sensation, à la fois un peu douloureuse et agréable, lorsque la mince pellicule glacée s'introduisait sous ses ongles².

On peut en effet dire du commissaire Maigret qu'il est un personnage « popotte », c'est-à-dire humain, vraisemblable, ordinaire. Dans chaque récit, le lecteur retrouve avec plaisir ses petites manies : il est grognon et glouton ; il aime les films comiques, la bière et la pêche à la ligne ; il fume la pipe et tisonne le poêle en fonte de son bureau...

Maigret est aussi l'une des figures emblématiques de la littérature policière et bénéficie, tout comme son auteur³, d'une extraordinaire popularité. Lancée en février 1931 lors du fameux « bal anthropométrique », une opération publicitaire déguisée en soirée mondaine, avec fiches d'identité judiciaire en guise de cartons d'invitation et prise d'empreintes digitales à

1. Cet article est une version remaniée et augmentée de la conférence présentée à la Bilipo (48/50 rue du Cardinal Lemoine, 75005 Paris) le 20 septembre 2003.

2. G. Simenon, *Maigret et l'affaire Nahour, Tout Simenon*, Presses de la Cité, 1992, tome 13, p. 331-332. Toutes les références aux enquêtes de Maigret renvoient à cette édition.

3. « Simenon passe pour l'homme aux 400 romans et aux 500 millions de lecteurs comme il fut l'homme aux 10 000 femmes ! La performance, c'est aussi les 80 pages d'écriture quotidienne ou les 40 romans populaires par an, les 17 pseudonymes ou encore le poids des 25 gros volumes que les Presses de la Cité viennent de publier dans la collection « Omnibus ». [...] Selon l'annuaire statistique 1989 de l'UNESCO, il est le 18^e auteur le plus traduit dans le monde. Avec quatre-vingt sept traductions dans quinze pays, il est le 4^e auteur de langue française après Jules Verne, Charles Perrault et René Goscinny, mais avant Balzac, Dumas et Stendhal. Est-il nécessaire de préciser qu'il est le premier des Belges, loin même devant Hergé ? » B. Alavoine, P. Assouline,

l'entrée, la nouvelle série est très vite adaptée au cinéma (1932) et à la télévision (1950) et connaît d'emblée un succès international. En France, les récits ont paru chez trois éditeurs différents, Fayard de 1931 à 1934, Gallimard de 1942 à 1944, et Les Presses de la Cité de 1947 à 1972. Entre *Le Pendu de Saint-Pholien* et *Maigret et monsieur Charles*, on compte ainsi 103 enquêtes pour le commissaire, soit 75 romans et 28 nouvelles.

Pour Simenon, qui s'y lance dans les années 1930, l'écriture des *Maigret* est une nouvelle étape dans sa « formation professionnelle » d'écrivain, une étape située entre la « vraie » littérature et les contes ou romans populaires qu'il produit depuis une dizaine d'années pour faire ses gammes et gagner sa vie. Le roman policier lui semble un genre intermédiaire permettant l'exploration de lieux et de milieux divers, grâce à ce personnage de détective qu'il appelle « meneur de jeu » et qui par définition pénètre l'intimité, découvre l'envers du décor et révèle les secrets cachés. Aussi Jacques Dubois écrit-il :

L'auteur des *Maigret* trouve à conférer une légitimité inédite au roman policier, en lui ôtant une partie de ce qui faisait sa spécificité. Il réduit en effet la structure d'énigme et les péripéties au rôle de support d'une mise en œuvre romanesque plus sérieuse et plus noble (décrire un milieu, analyser des caractères, cerner des destins)⁴.

Pas besoin donc de trouver des excuses narratives aux déplacements fréquents du commissaire, à ses rencontres d'univers aussi différents que ceux des canaux (*Le Charretier de La Providence*) et des bateliers (*Le Port des brumes*), des bars de Montmartre (*Maigret au Picratt's*, *Maigret et l'indicateur*), des grands bourgeois parisiens (*Maigret s'amuse*, *Maigret hésite*, *Maigret et monsieur Charles*) voire des aristocrates (*L'Affaire Saint-Fiacre*, *Maigret et les vieillards*), des bistrotiers (*Maigret et le corps sans tête*, *Maigret et son mort*), des clochards (*Mon Ami Maigret*, *Maigret et le clochard*) et des employés besogneux (*Monsieur Gallet*, *décédé*, *Maigret et l'homme du banc*, *Maigret et le marchand de vin*). Si le commissaire est essentiellement parisien, il lui arrive souvent de voyager : à Bergerac et à Luçon (*Le Fou de Bergerac*, *La Maison du juge*), à Saint-André-sur-mer (Vendée) et à Porquerolles (*Maigret à l'école*, *Mon Ami Maigret*), à New-York et chez les Flamands... et même dans une ville française qui n'est pas nommée mais dans laquelle les critiques ont reconnu la ville natale de l'auteur, Liège (*Le Témoignage de l'enfant de chœur*). Maigret est ainsi à la fois fermement

« La diffusion de l'œuvre », in *Simenon. L'homme, l'univers, la création*, Éditions Complexe, 1993 et 2002, p. 184 et 196.

4. J. Dubois, « Statut littéraire et position de classe », in *Lire Simenon. Réalité/Fiction/Écriture*, Nathan/Labor, 1980, p. 32.

parisien et fréquemment voyageur, chaque fois le même et toujours ailleurs : un limier casanier qui met tranquillement en jeu la dialectique de l'autre et du même.

De ce personnage riche et attachant, on interrogera ici l'ambiguïté : ordinaire ou extraordinaire ? Est-il bon ? Est-il méchant ? Au lecteur des « Maigret », la question ne semble pas incongrue, car il sait combien la réputation du héros est celle d'un policier efficace mais sensible aux faiblesses humaines et aux petites gens. Répondre à ces questions nous permettra de découvrir qui est vraiment Maigret : un héros ordinaire, un policier exceptionnel, mais aussi un personnage romanesque dont la richesse doit beaucoup aux doubles qu'il rencontre au cours de ses enquêtes.

UN HÉROS ORDINAIRE

Une carrure plébéienne

La première chose qu'on peut dire de Maigret, c'est qu'il ne paye pas de mine. Il a beau s'appeler Maigret, le petit maigre, c'est un homme « grand, lourd, épais⁵ », « un géant balourd⁶ ». Cette « masse puissante et impassible⁷ » est la première caractéristique du personnage imaginée par l'auteur, et on la retrouve dans tous les romans. Dans *Le Pendu de Saint-Pholien*, par exemple, l'expression « grand, lourd, large d'épaules » qui décrit un personnage non nommé permet immédiatement de l'identifier. Le cinéma et la télévision, tout comme certaines illustrations de couvertures, nous ont habitués à cette silhouette massive. Ainsi, dans le journal *Combat* du 20 octobre 1952, Simenon écrit à propos de Michel Simon qui interprète le commissaire dans *Le Témoignage de l'enfant de chœur*, l'un des trois sketches composant le film d'Henri Verneuil, *Brelan d'as* : « comme lui Maigret doit impressionner par sa stature... je dis quelque part qu'il se gonfle pour faire croque-mitaine... C'est ça !... »

Grand et lourd, Maigret n'est pas non plus élégant ni distingué. Ses tenues sont tout simplement adaptées aux saisons, tel le fameux pardessus à col de velours et l'écharpe tricotée qui lui gratte le cou dans *Maigret et l'affaire Nahour*. Dans l'entrée des hôtels de grand luxe, il détone :

La présence de Maigret au *Majestic* avait fatalement quelque chose d'hostile. Il formait en quelque sorte un bloc que l'atmosphère se refusait à assimiler. (...)

La charpente était plébéienne. Il était énorme et osseux. Des muscles

5. G. Simenon, *La Danseuse du Gai-Moulin*, 17, p. 10.

6. G. Simenon, « Mlle Berthe et son amant », *Nouvelles enquêtes de Maigret*, 24, p. 175.

7. G. Simenon, « La naissance de Maigret », in *Maigret entre en scène*, Presses de la Cité « Omnibus », 1999, p. 685.

durs se dessinaient sous le veston, déformaient vite ses pantalons les plus neufs. (...)

Avec son grand pardessus noir à col de velours, il était impossible de ne pas le repérer tout de suite dans le hall illuminé où les élégantes s'agitaient parmi les traînées de parfum, les rires pointus, les chuchotements, les salutations de style d'un personnel tiré à quatre épingle⁸.

La seule fantaisie qu'on lui connaisse est celle des souliers jaunes dans *Maigret et l'homme du banc*. Ce héros pas très fringant subit bien des avanies, en particulier dans ses premières enquêtes, et quand il « planque », c'est généralement sous une pluie torrentielle : on le voit tout dégoulinant dans un salon (*Pietr le Letton*), ou encore ligoté dans une flaque boueuse, ce qui donne un portrait pitoyable et grandiose : « Maigret ne pouvait pas bouger. Il était inerte, dans une flaque d'eau, au bord de l'espace infini⁹. »

Maigret ne semble pas non plus intelligent, bien au contraire, on lui trouve un « air aussi vide de pensée que possible¹⁰ ». Ne déclare-t-il pas : « Vous savez, chef, que les idées et moi nous sommes brouillés depuis longtemps¹¹. » Il a « les paupières lourdes », « l'air buté¹² », et avec ses gros yeux vides il ressemble à un bon gros bougon : « un Maigret que le passant ou l'interlocuteur non averti eussent pu prendre pour un gros imbécile ou pour un gros endormi¹³. » Le commissaire en train de « réfléchir » est loin, très loin, de l'excitation qui saisit Holmes ou Rouletabille dans les mêmes circonstances :

A ces moments-là, le regard de Maigret devenait vague et toute sa personne s'imprégnait d'une passivité exaspérante. Sans paraître avoir entendu la question, il regardait mollement dans la direction de la fenêtre et, tirant toujours sur sa pipe, murmurait comme s'il se parlait à lui-même¹⁴ (...).

L'inertie placide remplace chez lui les fulgurances intellectuelles :

Maigret était d'un calme pesant, comme il l'était toujours dans ces moments-là. Et même, son visage prenait alors une expression si têtue, si peu subtile qu'il avait quelque chose de bovin¹⁵.

8. G. Simenon, *Pietr-le-Letton*, 16, p. 370.

9. G. Simenon, *Le Port des brumes*, 17, p. 618.

10. G. Simenon, *Maigret se fâche*, 1, p. 486.

11. G. Simenon, *Stan le tueur*, 25, p. 93.

12. G. Simenon, *Cécile est morte*, 23, p. 228

13. G. Simenon, *L'Inspecteur Cadavre*, p. 539.

14. G. Simenon, *Maigret et le client du samedi*, 11, p. 540.

15. G. Simenon, *Le Pendu de Saint-Pholien*, 16, p. 116.

Le regard des détectives est généralement décrit par une métaphore animale qui caractérise leur intelligence : ainsi Holmes a un regard d'aigle, Poirot des yeux verts de chat, qui s'allument quand ils découvrent un indice, alors que le totem de Maigret est... le bœuf ! Aussi le commissaire est-il pour Jacques Dubois « un modèle de force tranquille¹⁶ » tandis que Danielle Bajomée évoque « cette délicatesse pataude qui le fait prendre superficiellement pour un imbécile¹⁷ ».

Des habitudes de petit-bourgeois

Maigret n'a donc rien du dilettante éblouissant, et dans le privé, c'est un homme très ordinaire qui mène une vie régulière de petit-bourgeois¹⁸. Il habite un petit appartement du Boulevard Richard-Lenoir, goûte la cuisine que lui mijote son épouse, une parfaite ménagère, et aime flâner à son bras sur les grands boulevards. Il n'a pas d'enfants, mais entretient avec ses inspecteurs une relation paternelle. Il ne semble jamais tenté par les milieux interlopes que sa profession lui fait côtoyer, et ne rêve que des instants de paisible tranquillité qu'il pourra goûter dans la maison de Meung-sur-Loire qu'il a achetée en prévision de sa retraite.

Ce commissaire si ordinaire est-il débonnaire ? Plutôt bourru, parfois franchement de mauvaise humeur. On connaît *Maigret se fâche* et *La Colère de Maigret*, tandis qu'aucun titre n'évoque un sentiment positif, à l'exception notable de *Maigret s'amuse*, où le commissaire, qui est resté à Paris pour ses vacances, résout une énigme à partir des articles de journaux, et aide l'inspecteur Janvier qui le remplace en lui envoyant des lettres anonymes. Au fil des enquêtes, outre son caractère maussade, sont évoqués les petits soucis de Jules Maigret : il a trop chaud, il a pris froid, il craint de glisser sur le verglas. Il sent qu'il couve une grippe et cela le met de mauvaise humeur ; à la vue d'un gai soleil printanier, il se demande s'il doit encore porter son gros pardessus d'hiver. Il rêve parfois « d'un bon demi bien frais, mais n'os[e] pas en faire monter de la Brasserie Dauphine¹⁹ ». Les préoccupations du commissaire sont souvent triviales :

Il avait promis à Mme Maigret de rentrer pour le déjeuner et il avait oublié de lui demander ce qu'il y avait à manger. Il aimait le savoir dès le matin, de façon à s'en réjouir à l'avance²⁰.

16. J. Dubois, « Maigret en images », in *Simenon. L'homme, l'univers, la création*, p. 80.

17. D. Bajomée, *Simenon, une légende du XXe siècle*, La Renaissance du Livre, 2003, p. 38.

18. Voir par exemple, quelques heures de la vie d'un commissaire ordinaire, dans *Maigret et le marchand de vin*, 14, p. 804-807.

19. G. Simenon, *Maigret et l'affaire Nahour*, 13, p. 367.

Et les conversations des deux époux n'ont vraiment rien de grandiose :

- Qu'est-ce qu'il y a à manger ?
- Le déjeuner réchauffé...
- Et qu'est-ce qu'il y avait à déjeuner ?
- Du cassoulet²¹...

Maigret est aussi sensible aux petits riens qui font la qualité poétique d'un instant : une mouche qui joue avec un rayon de soleil, ou encore le goût d'un flocon de neige sur la langue²². On a déjà dit que les portraits du commissaire ne sont jamais ceux d'un héros. Le voici encore, rentrant chez lui avec sa femme, après leur dîner rituel chez leurs amis Pardon :

En revenant de chez les Pardon, alors qu'ils marchaient tous les deux avec précaution, en regardant le sol devant eux, Maigret n'en était pas moins tombé lourdement au coin de la rue du Chemin-Vert, et il était resté assis un bon moment sur le sol, ahuri et honteux²³.

Avec Maigret, par conséquent, on est bien loin du surhomme : le commissaire est un homme simple, resté fidèle à ses origines rurales. Le « pauvre gros Maigret²⁴ » est ainsi décrit en termes peu flatteurs par un ancien condisciple :

Maigret s'épongeait et l'autre avait l'air de dire :
– Pauvre vieux ! Tu n'as pas changé, toi ! Tu es toujours bien le fils pataud d'un intendant de château ! De la grosse chair paysanne. De la naïveté et peut-être du bon sens²⁵ !

Il est en effet né dans l'Allier, et son père était régisseur d'un château. De nombreux critiques ont souligné cette position sociale intermédiaire du commissaire, « à cheval entre deux mondes²⁶ » selon les termes même du personnage, entre « petites gens » et bourgeoisie. Danielle Bajomée voit en lui « l'homme du juste milieu²⁷ », qui éprouve un sentiment d'infériorité vis à vis des notables, mais se distingue aussi du peuple. De même Jacques Dubois, dans sa notice de la Pléiade, analyse cette situation dans *L'Affaire Saint-Fiacre*, où Maigret, le fils du régisseur, se trouve socialement placé entre les fermiers et les châtelains. Et Benoît Denis ajoute :

C'est peut-être dans la comparaison de leurs trajectoires sociales respectives que se découvre tout ce qui peut rapprocher Maigret de

20. G. Simenon, *Maigret et le marchand de vin*, 14, p. 810.

21. G. Simenon, *Maigret hésite*, 14, p. 186.

22. Voir *L'Ami d'enfance de Maigret*, 14, p. 339, pour la mouche, et *Un Noël de Maigret*, 5, p. 113, pour le flocon.

23. G. Simenon, *Maigret et l'affaire Nahour*, 13, p. 318-319.

24. G. Simenon, *Maigret se fâche*, 1, p. 471.

25. G. Simenon, *Maigret se fâche*, 1, p. 469.

26. G. Simenon, *Les Mémoires de Maigret*, 4, p. 801.

27. D. Bajomée, *Simenon, une légende du xxe siècle*, 2003, p. 47.

Simenon. (...) Tous deux sont le produit des mêmes mutations sociales, qui ont vu les enfants issus d'un milieu paysan accéder au statut de fonctionnaires ou d'employés et entrer ainsi dans la petite bourgeoisie. (...) De ce point de vue, les valeurs dont le commissaire se réclame, et qu'il partage avec son créateur, sont parfaitement représentatives de son milieu : fierté de ses origines, surtout si elles sont modestes ; animosité à peine dissimulée à l'égard des notables et des puissants, qui cachent leur bassesse derrière les privilèges du rang ; méfiance vis-à-vis de la politique et plus généralement vis-à-vis des « grandes idées », auxquelles il est préféré un bon sens terre à terre ; éthique du travail bien fait et de la rigueur, doublée d'un individualisme affirmé, etc²⁸.

Ces traits emblématiques — la carrure plébéienne, la placidité, la vie calme et régulière — s'expliquent par la volonté de Simenon de démarquer son personnage des détectives à la mode dans les années 1930, tous conçus sur le modèle de Sherlock Holmes : Hercule Poirot, Philo Vance, Lord Peter... L'éditeur Arthème Fayard en avait d'ailleurs fait la remarque à Simenon :

Vos textes ne sont pas de vrais romans policiers. Un roman policier se déroule comme une partie d'échecs dont le lecteur doit posséder toutes les données. Rien de tel chez vous. Votre commissaire n'est pas infallible. Il n'est ni jeune ni séduisant. Quant aux victimes et aux assassins, ils ne sont eux ni sympathiques ni antipathiques²⁹.

D'un côté, donc, l'amateur brillant et subtil, dandy célibataire et excentrique, que ses raisonnements souples et agiles conduisent à des déductions époustouflantes. De l'autre, le commissaire en petit bourgeois casanier, « grognon et balourd comme un gros chien à poils longs³⁰ ». Maigret est-il alors un bon gros inoffensif ? Non, et ce pour deux raisons : d'abord, c'est tout de même un policier exceptionnel ; ensuite, on verra que ses miroirs imaginaires présentent certains traits inquiétants.

UN POLICIER EXCEPTIONNEL

Une carrière exemplaire

Maigret est aussi un policier exceptionnel à la carrière exemplaire, dont il relate lui-même les étapes dans *Les Mémoires de Maigret*. Il a dû abandonner ses études de médecine à la suite du décès de son père, et a d'abord été porteur de dépêches puis secrétaire d'un commissaire, grâce à l'intervention de son voisin de palier qui s'était pris d'affection pour lui.

28. B. Denis, « Notice », in G. Simenon, *Romans*, II, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 2003, p. 1525.

29. G. Simenon, *Un Homme comme un autre*, Presses de la Cité, 1975, p. 140-141.

30. G. Simenon, *Maigret se fâche*, 1, p. 469.

Il gravit tous les échelons hiérarchiques, jusqu'à celui de commissaire divisionnaire, et fréquente de nombreux services : la Voie Publique, les « Garnis », la « Mondaine », avant d'intégrer la Brigade Criminelle et le Quai des Orfèvres.

Il est peu de rues de Paris dans lesquelles je n'aie traîné mes semelles, l'œil aux aguets, et j'ai appris à connaître tout le petit peuple du trottoir, depuis le mendigot, le joueur d'orgue de barbarie et la marchande de fleurs, jusqu'au spécialiste du bonneteau et au voleur à la tire, en passant par la prostituée et la vieille ivrognesse qui coule la plupart de ses nuits dans les postes de police.

J'ai « fait » les halles, la nuit, la place Maubert, les quais et le dessous des quais.

J'ai « fait » aussi les foules, qui constituent le grand boulot, la Foire du Trône et la Foire de Neuilly, les courses à Longchamp et les manifestations patriotiques, les défilés militaires, les visites de souverains étrangers, les cortèges en landaux, les cirques ambulants et la Foire aux Puces.

Après quelques mois, quelques années de ce métier, on a en tête un répertoire étendu de silhouettes et de visages qui y restent gravés pour toujours³¹.

Fort de cette expérience de terrain, le commissaire est souvent condescendant à l'égard de ceux qui ne le connaissent pas, les juges d'instruction d'origine bourgeoise par exemple. Malgré tout, il n'est pas infailible, et certains titres en témoignent : *Maigret se trompe*, *Un Échec de Maigret*, *Maigret hésite*, *Maigret a peur*. Il erre dans *L'Affaire Saint-Fiacre* et n'hésite pas, dans *Maigret à New-York*, à avouer ses difficultés :

Je nage, lieutenant... Sans doute nageons-nous tous les deux. Seulement, vous, vous luttez contre le flot, vous prétendez aller dans une direction déterminée, alors que moi je me laisse aller avec le courant en me raccrochant par-ci par-là à une branche qui passe³².

Il lui arrive d'être « en disgrâce » (*La Maison du juge*), et menacé d'une mise à la retraite anticipée à la suite d'une affaire de mœurs dans *Maigret se défend*. Quand on lui propose, dans *Maigret et monsieur Charles*, le poste de directeur de la P. J., il refuse car il craint de finir sa carrière dans un bureau :

Maigret avait besoin des contacts que lui procuraient ses enquêtes et on lui avait souvent reproché de ne pas les diriger de son bureau mais d'y participer activement, accomplissant des tâches habituellement réservées aux inspecteurs. (...)

Il avait besoin d'échapper à son bureau, de respirer l'air du temps, de découvrir, à chaque nouvelle enquête, des mondes différents. Il avait

31. G. Simenon, *Les Mémoires de Maigret*, 4, p. 815.

32. G. Simenon, *Maigret à New York*, 1, p. 617.

besoin des bistrotts où il lui arrivait si souvent d'attendre, devant le zinc, en buvant un demi ou un calvados selon les circonstances³³.

Le commissaire Maigret, en effet, a du goût pour la traque et les intempéries :

J'ai gardé de la gare du Nord un souvenir sinistre. Je ne sais pas pourquoi je la revois toujours pleine du brouillard humide et gluant des petits matins, avec une foule mal réveillée marchant en troupeau vers les voies ou vers la rue de Maubeuge. (...)

À choisir, pourtant, j'aimerais mieux aller reprendre demain ma faction à l'entrée des quais que, dans une gare plus somptueuse, m'embarquer pour quelque petit coin ensoleillé de la Côte d'Azur³⁴.

On voit donc que ce qui fonde l'expérience de Maigret (et qui lui tient lieu de savoir) vient d'un contact direct et patient avec les gens, avec la vie.

Une méthode particulière

La réputation du commissaire, en effet, tient autant à sa belle carrière qu'à ses méthodes exceptionnelles. N'oublions pas que des collègues se rendent à Paris tout spécialement pour l'observer, comme l'inspecteur Pyke, de Scotland Yard (*Mon Ami Maigret*). Pourtant le commissaire prétend ne pas appliquer de méthodes : « Trop de gens s'imaginaient que ces fameuses méthodes étaient un peu comme une recette de cuisine, établie une fois pour toutes, qu'il suffit de suivre à la lettre³⁵ ». Il grogne : « Je n'en suis nulle part. J'amasse des renseignements qui serviront peut-être ou qui ne serviront jamais³⁶... ».

Le commissaire s'intéresse peu aux indices matériels mais s'appuie néanmoins sur le travail des services de la P. J. : on connaît les inspecteurs qu'il envoie effectuer des vérifications de routine, Lucas, Torrence, Janvier et Lapointe ; Moers, du laboratoire de l'Identité Judiciaire ; Gastinne-Renette, l'expert en balistique ; le D^r Paul, le médecin légiste. Son investigation se fonde sur une grande réceptivité sensorielle et une extrême sensibilité aux marques sociales, héritées de Simenon lui-même. Il a gardé du limier le plaisir de humer les atmosphères :

C'était l'intimité des autres, en somme que Maigret reniflait et maintenant, par exemple, dans la rue, les mains dans les poches de son pardessus, de la pluie sur le visage, il restait plongé dans l'ahurissante atmosphère du quai de la Gare³⁷.

33. G. Simenon, *Maigret et monsieur Charles*, 15, p. 778.

34. G. Simenon, *Les Mémoires de Maigret*, 4, p. 823.

35. G. Simenon, *Maigret et les témoins récalcitrants*, 10, p. 37.

36. G. Simenon, *Maigret et monsieur Charles*, 15, p. 844.

37. G. Simenon, *Maigret et les témoins récalcitrants*, 10, p. 61.

Parce qu'il cherche à tout absorber, il est fréquemment comparé à une éponge :

Maigret, au cours d'une enquête, s'imprégnait comme une éponge, des gens et des choses, des moindres éléments qu'il enregistrerait inconsciemment.

Plus il grognait et plus il devenait lourd de tout ce qu'il avait emmagasiné de la sorte³⁸.

Après la phase d'absorption, il se trouve dans un état second — fièvre, ivresse, somnolence — et sa rumination des faits, jusqu'à ce qu'ils constituent un récit cohérent, a souvent été comparée à une lente digestion. Réceptivité sensorielle, somnolence, digestion : ces images concrètes qui représentent l'observation et le raisonnement du commissaire l'éloignent encore plus des stéréotypes de l'investigateur fictif.

Autre particularité : l'observateur n'est plus à distance de l'objet observé, au contraire, le commissaire s'identifie à celui dont il cherche à percer le secret. Il « devient » Louis Thouret (*Maigret et l'homme du banc*) ou William Brown (*Liberty-Bar*) ; il ressemble à Pelardeau, le meurtrier de *Maigret à Vichy* ; il s'assied dans le fauteuil de Jordis, l'amnésique du *Port des Brumes*. Lesté de son personnage et pour s'en rapprocher encore, Maigret remet patiemment ses pas dans ceux de la victime. C'est une constante dans ses enquêtes : depuis le *Pendu de Saint-Pholien*, où, chargé de la même valise, il prend la place du maître chanteur suicidé, jusqu'à *La Colère de Maigret*, où on le voit adopter les petites manies d'Émile Boulay, à force de refaire son dernier trajet. « S'identifier, s'imprégner, ne pas penser³⁹ », tels sont les principes de l'investigation de Maigret : l'intuition plutôt que la raison, l'identification plutôt que l'observation, la flânerie plutôt que la concentration, la connaissance intime plutôt que le savoir encyclopédique.

Un flic humain et compréhensif

Maigret est un policier célèbre, non seulement en tant que personnage de fiction, mais aussi dans les romans eux-mêmes, où certains personnages collectionnent les articles à son sujet, comme on le ferait pour une vedette du show-business ! En effet, le commissaire est un flic humain et compréhensif qui se conforme à la devise gravée sur l'ex-libris de Georges Simenon « comprendre et ne pas juger » : il n'a rien d'un procédurier, et cherche à comprendre ce qui a pu amener un individu à commettre un crime. Il n'hésite pas à agir aux marges de la

38 G. Simenon, *L'Ami d'enfance de Maigret*, 14, p. 434.

39. M. Lemoine « La méthode d'enquête selon Maigret », in *Les Écritures de Maigret*, Bologne, CLUEB,

légalité, par exemple en envoyant un inspecteur subtiliser une pièce à conviction (*L'Amie de Madame Maigret*) ou encore en poursuivant une enquête qu'on lui a demandé d'abandonner (*Maigret et le voleur paresseux*), parce que la victime est un cambrioleur qu'il connaît depuis 30 ans et qu'il considère presque comme un ami ! Maigret s'arrangera d'ailleurs pour que le butin du voleur soit remis à sa vieille mère avant que la police ne mette la main dessus. Le commissaire voue en effet une indéfectible sympathie aux petites gens. Dans *Maigret et le clochard*, par exemple, il scelle, au moyen d'une bille colorée, un pacte enfantin avec la victime qui refuse le jeu institutionnel de l'enquête et du témoignage. Il aide la prostituée Ginette à trouver une place dans un sanatorium (*Mon ami Maigret*). Dans *Maigret et la vieille dame*, il n'accepte pas la justice de classe et rappelle incessamment, face aux images stéréotypées, le destin tragique de la jeune servante.

Cette réputation lui vaut de nombreuses et pittoresques visites : la « folle de Maigret » et le « client du samedi », la timide Cécile Pardon et le roi de la boucherie parisienne, Ferdinand Fumal, et aussi Jean Gastin, accusé d'avoir tué la postière de son village vendéen. Parfois ce sont de véritables appels au secours : La Grande Perche, une ancienne prostituée, s'inquiète de la disparition de son cambrioleur de mari, et Albert Rochain, le patron de bistrot, est poursuivi par les tueurs de Picardie. On ne s'étonne pas, alors, que Michel Lemoine évoque le commissaire dans ces termes :

Maigret, notre prochain, ce policier des âmes, avec ses défauts et ses qualités, avec son intuition, sa morale de la compréhension, son sens inné de la justice immanente et sa manière d'enquêter qui semble calquée sur la façon d'écrire de son créateur⁴⁰.

La méthode de Maigret en effet ressemble à celle de Simenon : l'écrivain du monde sensible et des « mots-matière » lui aussi récuse l'intelligence, invente ses histoires en marchant, et se « met dans la peau » de ses personnages pour les faire vivre.

Homme ordinaire mais flic exceptionnel, Maigret est en somme une version humanisée du héros. Parce qu'il se joue de l'opposition ordinaire / extraordinaire, Jacques Dubois s'amuse à le surnommer « Super-Dupont » :

Loin d'être surdoué, [ce] détective tire sa réussite des qualités les plus communes, voire les plus triviales. Jules Maigret est d'autant plus surhomme qu'il est Monsieur Tout-le-Monde⁴¹.

1998, p. 139.

40. M. Lemoine, *Simenon. Écrire l'homme*, Gallimard « Découvertes », 2003, p. 103.

41. J. Dubois, « Maigret en images », in *Simenon. L'homme, l'univers, la création*, p. 85.

Ce paradoxe s'explique évidemment par la volonté de différencier Maigret des enquêteurs anglo-saxons brillants et infaillibles. Mais l'intérêt de Maigret pour les gens, leurs histoires, leurs destinées, correspond aussi au projet romanesque de Simenon qui entendait se servir de l'intrigue policière pour explorer des milieux, des ambiances et des personnages différents. C'est ainsi que, s'éloignant des normes du récit d'énigme, le roman policier trouve avec Maigret une dimension romanesque nouvelle et pose avec insistance la question du héros. Comment Maigret peut-il être à la fois un personnage ordinaire et un héros romanesque ? Le récit intitulé *Maigret et l'homme du banc* raconte justement l'histoire d'un homme quelconque menant tranquillement une double vie. Et si Maigret, lui aussi, était double ? Quels seraient, alors, les alter ego du gros commissaire ?

LES ALTER EGO DU COMMISSAIRE

Qui se cache derrière le commissaire Maigret ? Ce n'est pas l'image de l'auteur que l'on y cherchera, même si certains critiques, et Simenon lui-même, nous y incitent. L'écrivain disait qu'il avait fini par ressembler à Maigret, et de nombreuses photos en témoignent. Certes la méthode d'investigation du commissaire ressemble aux habitudes d'écriture du romancier, mais ces commentaires référentiels ne suffisent pas à expliquer la dimension imaginaire du personnage.

Au miroir imaginaire de Maigret on a identifié quatre reflets : trois sont des personnages récurrents des récits et le quatrième, plus implicite, révèle une face sombre, un envers dangereux. Ces quatre figures fondamentales sont les doubles du commissaire : le pêcheur à la ligne, l'enfant de cœur, le médecin et l'ogre.

Le pêcheur à la ligne

La pêche à la ligne, qu'il pratique quand il n'enquête pas, représente pour Maigret le loisir et l'inactivité :

Il avait horreur d'interrompre une enquête, prétendant qu'une des principales chances de succès est la rapidité. (...)

Et voilà qu'il y avait un dimanche, c'est-à-dire un trou. Et que l'après-midi aussi allait être à peu près perdu puisque, pour la plupart des gens, le samedi est devenu une sorte de dimanche. (...)

Bien entendu, la vie de la P. J. s'était déjà mise au ralenti. Il y avait des bureaux vides, des commissaires, des inspecteurs partis pour la campagne. (...)

Il venait de surprendre, dans le bureau des inspecteurs, le gros Torrence qui montrait à ses camarades un moulinet de pêche au

lancer⁴².

Pourtant, il finit par s'y mettre : il se résigne au farniente, se rend avec Mme Maigret dans une auberge et passe son dimanche au bord de la rivière, à pêcher tranquillement.

De plus, Maigret est régulièrement confronté à l'éventualité de sa mise à la retraite, dont la pêche à la ligne est en quelque sorte le signifiant. Durant la période dite « Fayard », c'est-à-dire les romans publiés entre 1930 et 1940, le commissaire s'approche progressivement de l'instant béni où il pourra profiter de sa petite maison à Meung-sur-Loire. Par exemple, dans « Ceux du *Grand-Café* », une nouvelle de l'époque Gallimard, on voit en retraite refuser obstinément de s'intéresser à un crime et le manifester par son investissement dans une activité apparemment antinomique : « Le lendemain, il partit à la pêche de bonne heure⁴³ ». Il faut dire que Simenon avait prévu d'abandonner le personnage en arrivant chez Gallimard et qu'il a imaginé, pour des raisons financières, quelques enquêtes au commissaire retraité, avant de relancer la série avec les romans publiés à partir de 1947 aux Presses de la Cité. Les récits se stabilisent alors dans une certaine routine parisienne, et la retraite de Maigret devient un horizon, un possible, qui appartient à une thématique nostalgique de plus en plus présente. Et avec celle-ci, toujours, la pêche à la ligne : par exemple, dans *Maigret aux Assises*,

Il n'aurait plus à se charger des problèmes des autres. Il vivrait avec Mme Maigret loin du quai des Orfèvres et des palais de justice où on juge les hommes, dans une vieille maison qui ressemblait à un presbytère, et, pendant des heures, il resterait assis dans une barque amarrée à des fiches, à regarder couler l'eau et à pêcher à la ligne⁴⁴.

Si la pêche à la ligne représente le loisir, ce n'est pas toutefois un passe-temps anodin, car le motif conjugue deux éléments essentiels de l'univers simenonien : l'eau et la ligne. Qu'il s'agisse des canaux rectilignes du *Charretier de la Providence*, de la grande bleue ensoleillée à Porquerolles (*Mon ami Maigret*), de l'univers hostile et laborieux des terre-neuvas (*Au Rendez-vous des terre-neuvas*) ou des bouchots (*Maigret à l'École*), qu'on évoque les voyages au long cours (*Pietr-le-Letton*) ou un coup d'œil familial vers un amical voisin, la Seine, dans un Paris de quais et de ponts⁴⁵, l'élément liquide, en effet, est omniprésent dans l'œuvre de Simenon et plus particulièrement dans les « Maigret », même si le commissaire est incontestablement un terrien, fier de ses origines rurales, solide et massif.

42. G. Simenon, *La Colère de Maigret*, 12, p. 71-72.

43. G. Simenon, « Ceux du *Grand-Café* », in *Nouvelles enquêtes de Maigret*, 25, p. 265.

44. G. Simenon, *Maigret aux Assises*, 10, p. 527.

La ligne, qui organise le paysage ou le texte, qui se fait frontière géographique ou sociale, décrit aussi le déroulement de l'enquête. Pour Maigret, l'énigme, c'est l'embrouillé : « Un drôle de gosse est mort, devant moi, bêtement, et il y a autour de ce geste-là un sacré grouillement que j'essaie de démêler⁴⁶. » L'enquêteur y cherche un fil conducteur, une ligne à suivre, et l'enquête vise à remplacer, dans la géométrie particulière du commissaire, l'embrouillé par le quadrillé. Réseau des ruelles parcourues dans les pas de la victime, comme un chemin de croix moderne pour la « jeune morte » (*Maigret et la jeune morte*) ou Léonard Planchon (*Maigret et le client du samedi*), réseau des lampes allumées au tableau de Police-Secours : l'enquête de Maigret est un trajet, un itinéraire interrompu que l'on cherche à reconstituer, une ligne.

Cette (in)activité patiente et immobile, apparaît aussi dans les récits à travers un motif subtil échappant aux yeux du lecteur pressé de découvrir la solution de l'énigme. Le lecteur flâneur remarque effectivement un pêcheur immuable à côté du Pont Saint-Michel, personnage symbolique d'une destinée humaine confrontée à la fuite du temps, statue allégorique qui ouvre et ferme, par exemple, l'enquête justement intitulée *La Patience de Maigret*. Après un interrogatoire final particulièrement violent, où les deux prévenus se déchirent verbalement et physiquement, le commissaire cherche une sorte d'apaisement :

[Maigret] ne les regarda pas partir, tourné qu'il était vers le visage paisible de la Seine. Il cherchait, sur les berges, une silhouette familière, celle d'un pêcheur à la ligne. Il l'appelait « son » pêcheur, depuis des années, bien que, sans doute, ce ne fût pas toujours le même. Ce qui importait, c'est qu'il y eût toujours un homme pour pêcher près du Pont Saint-Michel⁴⁷.

La pêche à la ligne est donc à la fois le symbole de l'inaction et une représentation de l'enquête, et le pêcheur à la ligne, ce double immobile de Maigret, figure le désir d'une éternité tranquille, l'espoir que l'on sait vain d'une résistance à la fuite du temps.

L'enfant de chœur

Servir la messe au petit matin : une expérience partagée par Simenon, Maigret et Justin, le jeune protagoniste de la nouvelle intitulé *Le Témoignage de l'enfant de chœur*. Au début de *L'Affaire Saint-Fiacre*, par exemple, Maigret, qui assiste à la première messe, « retrouv[e] les

45. Michel Lemoine évoque, à propos de Simenon, « la poésie du quai et du fleuve ». Voir *Paris chez Simenon*, Amiens, Encrage, 2000, p. 24.

46. G. Simenon, *Le Pendu de Saint-Pholien*, 16, p. 148.

47. G. Simenon, *La Patience de Maigret*, 13, p. 111 (c'est la fin du roman).

sensations d'autrefois⁴⁸ ». Il en est de même au début des *Vacances de Maigret*, où le commissaire entre dans l'hôpital des Sables d'Olonne, tenu par des religieuses :

Il soupira et pressa le timbre électrique. (...) Il soupirait parce que, le temps d'attendre le déclic de la porte, qui s'ouvrait d'elle-même, grâce à un mécanisme bien huilé, sans bruit, sans heurt, il allait, comme les jours précédents, devenir un autre homme.

Pas même un homme. Ses épaules restaient les massives épaules du commissaire Maigret, la silhouette ne devenait pas moins lourde.

Dès son premier pas dans le large corridor clair, cependant, il se faisait à lui-même l'effet d'un petit enfant, du jeune Maigret qui, jadis, dans son village de l'Allier, marchait sur la pointe des pieds et retenait son souffle lorsque, le jour à peine levé, les mains gercées et le nez rouge, il pénétrait dans la sacristie afin de revêtir ses habits d'enfant de chœur⁴⁹.

Jamais le gros commissaire n'oubliera l'enfant de chœur qui sommeille en lui : la petite maison qu'il achète à Meung-sur-Loire pour sa retraite, au cours d'une vente aux enchères relatée au début de *Maigret aux Assises*, « fait penser à un presbytère » et « le salon [sent] le parloir de couvent⁵⁰ ».

Du souvenir de cette expérience l'écrivain a tiré deux motifs qui parcourent son œuvre : la sortie matinale dans les rues encore sombres, et la sacristie. Les deux s'opposent : extérieur/intérieur, ombre/lumière, froid/chaleur, danger/sécurité. L'itinéraire de Justin, que Maigret refait avec lui en une sorte de reconstitution, est à cet égard emblématique :

Maigret comprenait cela. Le havre, [...] c'était la sacristie chaude, près de la chapelle où une bonne sœur allumait les cierges de l'autel.

En somme, il y avait deux pôles entre lesquels, chaque matin, le gamin se précipitait avec une sorte de vertige : sa chambre, sous le toit, dont le tirait la sonnerie du réveil-matin, puis, à l'autre bout d'une sorte de vide que des cloches étaient seules à animer, la sacristie de la chapelle⁵¹.

La sacristie est un lieu clos, chaud et odorant, lié à l'enfance, tout comme le lit et la salle de classe. Ces lieux d'intimité à l'écart du monde, placés sous la tutelle d'adultes bienveillants — la mère, les sœurs et le prêtre, l'instituteur — sont propices à la rêverie et à l'observation machinale. De son lit, on perçoit les bruits de l'appartement ; du chœur, on observe les fidèles ; derrière la fenêtre de l'école, la vie continue. Ces trois situations — que Maigret revivra au

48. G. Simenon, *L'Affaire Saint-Fiacre*, p. 11.

49. G. Simenon, *Les Vacances de Maigret*, 3, p. 9.

50. G. Simenon, *Maigret aux Assises*, 10, p.439.

51. G. Simenon, *Le Témoignage de l'enfant de chœur*, 2, p. 42.

cours de ses enquêtes⁵² — sont à l'origine d'une habitude du commissaire : regarder l'agitation du monde depuis la fenêtre de son bureau.

De l'enfant de chœur, qui est comme une hyperbole d'enfant, Maigret sait reconnaître les secrets désirs : un vélo pour Justin (*Le Témoignage de l'enfant de chœur*), et pour le petit rouquin de *L'Affaire Saint-Fiacre*, « un missel doré sur tranche, avec non seulement l'ordinaire de la messe, mais tous les textes liturgiques sur deux colonnes, en latin et en français⁵³ ». De même, c'est parce qu'il a été enfant de chœur que le commissaire comprend que Justin ne ment pas :

- Comment le savez-vous ?
- Je te le répète, j'ai été enfant de chœur, moi aussi⁵⁴.

Dans *Le Revolver de Maigret*, s'ébauche un dialogue similaire avec le jeune homme qui lui a volé son arme — un jeune homme « sans père » :

- Pourquoi faites-vous tout ça ?
- Tout quoi ?
- Vous le savez bien.
- Peut-être parce que j'ai été un jeune homme moi aussi. Et que j'ai eu un père⁵⁵.

Et il l'emmène au buffet de l'hôtel pour manger du homard et lui raconter son enfance...

C'est souvent à partir de ses souvenirs d'enfance que Maigret entame l'élucidation d'une énigme. Dans *Maigret à l'école*, par exemple, il comprend l'ambiance du village par des bouffées de réminiscences :

Il écoutait, un vague sourire aux lèvres, les mots qui lui rappelaient un autre village, où il y avait aussi des drames entre la postière, l'instituteur et le garde champêtre. [...]
Maigret connaissait ça aussi. Cela lui revenait de son enfance. [...]
Cela lui revenait de si loin qu'il en était surpris. C'était la première fois, lui semblait-il, qu'il retrouvait des souvenirs aussi vivants de sa propre enfance, au point de sentir l'odeur de la cour de l'école à l'époque où les lilas étaient en fleurs⁵⁶.

De même *Félicie est là*, un roman peu connu, s'ouvre sur une scène de remémoration quasi proustienne :

52. Maigret est alité dans *Pietr-le-Letton* (1931), *Le Fou de Bergerac* (1932), *Le Témoignage de l'enfant de chœur* (1947), il fait la grasse matinée dans *Maigret et le client du samedi* (1962), il est réveillé par le téléphone dans *Les Scrupules de Maigret* (1958), *Maigret et l'affaire Nahour* (1967) ; il s'assoit dans une salle de classe dans *Maigret à l'école* (1954), pénètre dans une sacristie dans *L'Affaire Saint-Fiacre* (1932) et *Le Témoignage de l'enfant de chœur*, et dans un hôpital tenu par des sœurs dans *Les Vacances de Maigret* (1948).

53. G. Simenon, *L'Affaire Saint-Fiacre*, 17, p. 297.

54. G. Simenon, *Le Témoignage de l'enfant de chœur*, 2, p. 61.

55. G. Simenon, *Le Revolver de Maigret*, 6, p. 196.

56. G. Simenon, *Maigret à l'école*, 7, p. 231 et p. 294.

Ce fut une seconde absolument extraordinaire, car cela ne dura probablement qu'une seconde, comme, assure-t-on, les rêves qui nous paraissent les plus longs. Maigret, des années plus tard, aurait pu montrer l'endroit exact où cela s'était produit, la portion de trottoir où il avait mis les pieds, la pierre de taille sur laquelle se profilait son ombre, il aurait pu, non seulement reconstituer les moindres détails du décor, mais retrouver l'odeur éparse, les vibrations de l'air, qui avaient un goût de souvenir d'enfance. [...]

C'est alors, sans doute, à cause de la sonnerie qui se déclencha que le phénomène se produisit.

La sonnerie de la boutique n'était pas une sonnerie quelconque. Des tubes en métal léger pendaient derrière la porte, et, quand celle-ci s'ouvrait, les tubes s'entrechoquaient, formant carillon, émettant une musique aérienne.

Jadis, quand Maigret était gamin, il y avait dans son village, chez le charcutier, qui venait de mettre sa boutique à neuf, un carillon pareil à celui-ci.

Voilà pourquoi la seconde présente resta comme en suspens. Pendant un temps impossible à déterminer, Maigret fut vraiment en dehors de la scène qui se vivait [...].

À croire que c'était le gamin d'autrefois qui était là, caché quelque part, invisible, et qui regardait avec une forte envie de pouffer⁵⁷.

Ainsi Maigret transforme le raisonnement en anamnèse, et ses souvenirs d'enfance constituent la fugace encyclopédie qu'il consulte pour mener à bien ses enquêtes. L'enfant de chœur, avec ses frayeurs et ses désirs, est au centre de ce réseau d'images.

Le médecin

Le médecin est aussi un personnage clé des enquêtes de Maigret, car il allie compassion et savoir pour atteindre la vérité humaine : c'est bien le même souci de comprendre qui réunit le médecin et l'enquêteur, comme dans cet article du *Lancet* dont le D^r Pardon rapporte la conclusion au commissaire :

Un psychiatre avisé, s'appuyant sur ses connaissances scientifiques et sur l'expérience de son cabinet, est assez bien placé pour comprendre les hommes. Cependant, il est possible, surtout s'il se laisse influencer par la théorie, qu'il les comprenne moins bien qu'un maître d'école exceptionnel, qu'un romancier, ou même qu'un policier⁵⁸.

Ainsi s'articulent, dans le projet d'observer l'homme nu, trois personnages clés de l'univers simenonien : le médecin, l'enquêteur, et le romancier.

57. G. Simenon, *Félicie est là*, 24, p. 565-566. Ce sont les premières lignes du roman.

58. G. Simenon, *Maigret et les vieillards*, 10, p. 629-630.

Dans les enquêtes du commissaire Maigret, les médecins sont très nombreux et assument tous les rôles : il y a d'abord le médecin victime, avec le D^r Janin dans *La Maison du juge*, le D^r Borms, dans *L'Homme dans la rue* et le D^r Keller dans *Maigret et le clochard* ; puis les médecins suspects, comme le D^r Bloch, dans *Maigret au Picratt's*, le D^r Gouin, dans *Maigret se trompe* et le D^r Fabre, dans *Maigret et les braves gens* ; et enfin, la cohorte des médecins assassins, les plus nombreux, peut-être parce qu'ils représentent la transgression maximale : le D^r Michoux, dans *Le Chien jaune*, le D^r Rivaux, dans *le Fou de Bergerac*, le D^r Bellamy, dans *Les vacances de Maigret*, et, dans *Maigret se défend*, le D^r Mélan, ce dentiste qui cherche à évincer Maigret de la PJ et représente pour le commissaire l'incarnation du mal absolu. On y ajoutera Darchambaux, le charretier de *La Providence*, meurtrier mais présenté comme une victime.

Mais le médecin est aussi une figure d'enquêteur, ce qui explique que les rédacteurs de *Médecine et Hygiène* aient dit à Simenon : « Le personnage du médecin, dans votre œuvre, c'est Maigret⁵⁹. » Les conversations du commissaire avec son ami le Dr Pardon, émaillées de silence avec fumée de pipe et verre de calvados, posent l'équivalence entre la médecine ordinaire, celle qui s'intéresse aux gens, et l'investigation policière telle que la pratique Maigret :

- Vous prenez toutes vos enquêtes à cœur comme si cela vous touchait personnellement... [dit à Maigret son ami le D^r Pardon] [...]
- Quand on vous appelle au chevet d'un malade inconnu, est-ce que vous n'en faites pas une affaire personnelle, vous aussi ? Est-ce que vous ne luttez pas contre la mort comme si le patient vous était un être cher⁶⁰ ?

Les enquêtes du commissaire sont de surcroît traversées d'un regret : il aurait pu être médecin :

« C'était un fait qu'il avait failli être médecin, qu'il avait commencé ses études de médecine, qu'il en avait parfois la nostalgie. Si son père n'était pas mort trois ans trop tôt⁶¹ ... »

Et Simenon insiste :

« Il était nécessaire que Maigret ait fait deux ou trois années de médecine, car il fallait qu'il y ait tout de même une petite part d'esprit médical en lui⁶². »

59. « Simenon sur le grill », *Médecine et Hygiène* (1968), article reproduit dans A. Bertrand, *Georges Simenon*, Lyon, La Manufacture, 1988, p. 212.

60. G. Simenon, *Maigret et monsieur Charles*, 15, p. 842.

61. G. Simenon, *Les Vacances de Maigret*, 3, p. 9.

62. G. Simenon, interrogé par les médecins de *Médecine et Hygiène*, in A. Bertrand, *Georges Simenon*, p. 207.

La réitération de ces confidences, tout comme l'insistance de l'auteur, font des enquêtes du commissaire une aventure compensatoire fondée sur une double vocation ratée, celle de Maigret, et aussi celle de Simenon.

À l'occasion de ses enquêtes, Maigret rencontre de nombreux médecins qui lui rappellent sa vocation ratée. Certains d'entre eux lui ressemblent tout particulièrement. Dans *La Tête d'un homme*, par exemple, le criminel Radek est une image inversée du commissaire : comme lui, il a entamé des études de médecine compromises par les difficultés financières ; comme lui, il a manifesté sa connaissance de l'âme humaine par la pertinence de ses diagnostics ; mais lui est devenu criminel...

Le D^r Pardon, qu'on a déjà évoqué, est l'ami et le médecin traitant de Maigret. Il l'examine et lui recommande la sobriété et le repos. Dans *Maigret à Vichy*, il envoie le commissaire en cure, et dans *Maigret s'amuse*, lui ordonne de prendre de vraies vacances. Grâce à Pardon, Maigret connaît bien la vie des médecins parisiens et participe aux « dîners de toubibs où on finissait toujours par parler médecine⁶³ ». Les deux amis aiment méditer tranquillement sur le temps nécessaire à l'investigation, les responsabilités qui pèsent sur eux, la question du mal et de la vérité, celle de la folie aussi. Dans *Une Confiance de Maigret*, par exemple, Simenon insiste sur les similitudes des deux personnages : tous deux voient leur vie privée envahie par leur activité professionnelle ; ils ont la même lourdeur grave et fument qui le cigare, qui la pipe ; pour eux les mots ont le même sens et ils ne craignent pas les moments de silence ; il leur arrive de souhaiter d'avoir choisi un autre métier.

Ils s'étaient toujours compris à demi-mot, Pardon et lui, bien qu'ils se fussent connus très tard, quand chacun avait déjà accompli une grande partie de sa carrière. Dès le premier jour, la confiance avait régné entre eux, et ils éprouvaient un respect mutuel.

Cela ne tenait-il pas à ce qu'ils avaient la même sorte d'honnêteté, pas seulement envers les autres mais envers eux-mêmes ? Ils ne trichaient pas, ne se doraient pas la pilule, se regardaient en face⁶⁴.

Si Maigret et Pardon se ressemblent, la parenté est encore plus frappante avec le personnage du grand spécialiste parisien aux origines plébéiennes que Maigret croise à plusieurs reprises : le D^r Bellamy, neurologue dans *Les Vacances de Maigret* (1948), le Professeur Gouin, chirurgien dans *Maigret se trompe* (1953), ou encore le Professeur Tissot,

63. G. Simenon, *Le Revolver de Maigret*, 6, p. 117.

64. G. Simenon, *Une Confiance de Maigret*, 10, p. 131.

« le fameux Tissot qui dirigeait Sainte-Anne, l'Asile des Aliénés de la rue Cabanis⁶⁵ » dans *Maigret tend un piège* (1955). Il s'agit là d'un quasi jumeau, comme Maigret grand et fort et comme lui issu du terroir de la province française. Le D^r Tissot, par exemple, dans *Les Vacances de Maigret*, est décrit comme « un homme carré, bâti en paysan, les cheveux gris et drus taillés en brosse sur un visage sanguin⁶⁶ », tandis que le D^r Gouin, dans *Maigret se trompe*, « devait avoir une demi-tête de plus que Maigret, était presque aussi large d'épaules⁶⁷ ». L'étrange relation qui s'amorce, dans *Maigret et la Grande Perche*, entre le commissaire et Guillaume Serre, un dentiste « plus grand, plus large et plus lourd que le commissaire⁶⁸ », semble due à leur ressemblance physique :

Est-ce que les événements se seraient déroulés de la même manière, Maigret aurait-il pris la même décision, au même moment, si l'homme de la rue de la Ferme n'avait pas été plus lourd que lui, physiquement et moralement⁶⁹ ?

La rencontre entre le commissaire et son jumeau médecin est présentée comme une entente subtile, en deçà des mots. Dans *Les Vacances de Maigret*, Maigret et Bellamy, dont le nom trouve alors toute sa signification, marchent « d'un pas égal⁷⁰ » :

Ils continuaient *tous les deux* à arpenter le Remblai à *pas égaux* et ils regardaient *tous deux*, machinalement, la courbe harmonieuse de la plage qui avait quelque chose de féminin, de presque voluptueux. [...] On aurait dit que leurs pensées, comme leurs pas, *s'accordaient* à nouveau, que, *comme de vieux amants*, ils n'avaient plus besoin de longues phrases mais seulement d'une sorte d'algèbre du langage⁷¹.

Dans *Maigret tend un piège*, le rapprochement avec Tissot s'effectue au cours d'un dialogue où le médecin et le commissaire échangent tour à tour les rôles de questionneur et de questionné. Ils imaginent ensemble le piège destiné à prendre « le tueur du XVIIIème » et Simenon souligne ainsi leur proximité : « ils voyaient tous deux le drame sous le même jour » et « c'était difficile d'établir ce qui venait de l'un et ce qui était la part de l'autre⁷² ».

65. G. Simenon, *Maigret tend un piège*, 8, p. 230.

66. G. Simenon, *Maigret tend un piège*, 8, p. 230.

67. G. Simenon, *Maigret se trompe*, 7, p. 84.

68. G. Simenon, *Maigret et la Grande perche*, 5, p. 564.

69. G. Simenon, *Maigret et la Grande perche*, 5, p. 602.

70. G. Simenon, *Les Vacances de Maigret*, 3, p. 31.

71. G. Simenon, *Les Vacances de Maigret*, 3, p. 32.

72. G. Simenon, *Maigret tend un piège*, 8, p. 236.

Mais la quête de l'ami médecin connaît plus l'échec que le succès : si avec Tissot, Maigret a l'impression « qu'une amitié était née ce soir-là⁷³ », Bellamy est un assassin, et Gouin, bien qu'il opère gratuitement les pauvres, incarne la raison froide et le scepticisme, ce qui convient peu à Maigret. Figure du « raccommodeur de destinées » que Maigret aurait voulu être, le médecin représente donc pour le commissaire un idéal inaccessible, un littéral *alter ego*.

L'ogre

Autant le pêcheur à la ligne, par sa sérénité, l'enfant de chœur, pour sa tonalité nostalgique, et le médecin, parce qu'il est désiré autant qu'inaccessible, sont des doubles positifs, autant la quatrième figure retient du paisible commissaire certains traits plutôt inquiétants. Tout d'abord, on peut voir Maigret comme une sorte de géant maladroit :

Il était trop grand et trop large pour la minuscule cuisine à la mesure de la minuscule postière qu'entouraient des bibelots en porcelaine tendre ou en verre filé achetés sur les champs de foire et des napperons brodés⁷⁴.

Mais l'énorme commissaire n'est pas un géant débonnaire et jovial. Sa carrure imposante donne « une impression de solidité quasi *effrayante*⁷⁵ » :

Toute la masse du commissaire contribuait à donner à cette présence forcée une signification menaçante.

Il était grand et large, large surtout, épais, solide, et ses vêtements sans recherche soulignaient ce qu'il y avait de plébéen dans sa structure. Un visage lourd, où les yeux étaient capables de garder une immobilité bovine.

Il ressemblait ainsi à certains personnages des cauchemars d'enfants, à ces figures monstrueusement grossies et sans expression qui avancent vers le dormeur comme pour l'écraser.

Quelque chose d'implacable, d'inhumain, évoquant un pachyderme en marche vers un but dont rien ne le détournera⁷⁶.

Quand il rôde la nuit et arpente la ville, comme une immense statue qui se serait mise en marche, Maigret ressemble à un monstre prédateur.

Le bâtiment du Quai des Orfèvres, ombre énorme tapie aux bords de la Seine, labyrinthe de couloirs et de courants d'air est le repaire du géant :

73. G. Simenon, *Maigret tend un piège*, 8, p. 231, 233, 238, 243.

74. G. Simenon, *L'Inspecteur Cadavre*, 24, p. 533-534.

75. G. Simenon, *Le Port des brumes*, 17, p. 583. Je souligne.

76. G. Simenon, *Le Pendu de Saint-Pholien*, 16, p. 157.

Il faisait déjà presque noir et, dans l'escalier mal éclairé, qui ressemblait à quelque escalier dérobé de château, Maigret était précédé par son ombre gigantesque⁷⁷.

L'espace s'y organise selon les relations avec l'extérieur : une salle d'attente, où l'on s'assoit face aux portraits des policiers morts en service et que les inspecteurs appellent familièrement le Purgatoire ; un Cerbère, le vieux Joseph, qui a depuis longtemps dépassé l'âge de la retraite ; un passage secret qui permet d'aller discrètement des locaux de la police au palais de Justice contigu. Dans le bureau du commissaire, il règne une chaleur d'enfer :

Pendant des années on avait souri de sa manie de tisonner vingt fois par jour, car il aimait voir la pluie de cendres incandescentes, comme il aimait le « boum » qu'on entendait à chaque coup de vent⁷⁸.

Avec ce poêle rougeoyant, et sa version miniaturisée qu'est la pipe, Maigret en son antre a quelque chose de démoniaque.

Et que fait ce géant quand il quitte son repaire ? Il chasse, il mange, il absorbe, il dévore. C'est un ogre ! On a dit que Maigret enquêtait en s'imprégnant des données, en les digérant, en quelque sorte. Tout se passe comme s'il prenait au pied de la lettre des expressions comme *soif de savoir* ou *appétit de connaissance*. De nombreuses descriptions le montrent aussi dévorant l'espace, en particulier quand il s'encadre dans une embrasure de porte ou de fenêtre. Mais surtout, le personnage est doté d'un *appétit féroce*. Tout petit, déjà, note-t-il dans ses *Mémoires*, il avait « un appétit insatiable, qui était déjà légendaire⁷⁹ ». Quelques décennies plus tard, son médecin traitant et ami, le D^r Pardon, lui recommande en vain la sobriété et la frugalité...

L'énumération détaillée des menus et des boissons du commissaire rythme les enquêtes. Dans *Maigret et le marchand de vin*, par exemple, la suite des menus révèle les habitudes du commissaire : à midi, à la *Brasserie Dauphine*, de la blanquette de veau et le soir, à la maison, la choucroute et le petit salé que Mme Maigret avait préparés pour midi ; le lendemain, un foie de veau à la bourgeoise, avec en dessert « des noix, des figues et des amandes », et le soir, de la raie au beurre noir ; le dimanche, un rôti avec des têtes de céleri et de la purée « comme quand il était enfant », et le soir, des viandes froides et du fromage. Sans compter les verres de vin, les demis ou les grogs, et le « petit verre de prunelle » pour finir la journée. On comprend mieux les inquiétudes du médecin !

77. G. Simenon, *L'Amie de Madame Maigret*, 4, p. 258.

78. G. Simenon, *Maigret et les témoins récalcitrants*, 10, p. 62.

79. G. Simenon, *Les Mémoires de Maigret*, 4, p. 802.

De même, dans *Le Témoignage de l'enfant de chœur*, l'avidité orale de Maigret s'exacerbe : il est au lit, malade, fiévreux, dans l'odeur fade de fromage que répand la crèmerie du rez-de-chaussée, et il rêve, à la crème au caramel de son enfance ou à la fille du crémier qui est « rose comme un jambon⁸⁰ ». Mme Maigret lui administre des tisanes et, en cachette, il fume sa pipe et boit du rhum au goulot. On lui amène un jeune garçon, un enfant de chœur qui prétend avoir vu un cadavre sur le trottoir au petit matin. L'enfant est décrit comme une proie pitoyable : le meurtrier surpris a menacé de « l'égorger comme un poulet » s'il parlait ; il a été « cuisiné », mais sans succès, par les inspecteurs qui voulaient lui faire avouer ce qu'ils prenaient pour un mensonge ; puis Mme Maigret, la femme de l'ogre, l'a enlevé à sa mère. Et le commissaire lui intime en la voyant arriver avec l'enfant tout tremblant : « Madame Maigret, tu serais gentille d'aller surveiller le bouillon de légumes dans la cuisine et de fermer la porte⁸¹. » Le bouillon de légumes servira-t-il à faire cuire l'enfant de chœur ? Dans un tel contexte, on comprend mieux qu'une victime puisse être ainsi décrite : « une de ces femmes qui vous font penser à des plats mijotés, à des confitures amoureusement mises en pot⁸² ». N'est-ce pas une façon de dire que, même morte, elle est à croquer ?

Ainsi Maigret rassemble tous les attributs de l'ogre tels qu'on les trouve par exemple chez Perrault, chez qui le terme apparaît pour la première fois en 1697. Il est de taille surhumaine, méchant et effrayant, mais pas très malin. On connaît son antre et sa famille. Doté d'une mauvaise vue, il a en revanche un flair très développé. Il dévore les enfants perdus⁸³ et s'aide fréquemment d'un objet magique, là les bottes de sept lieues, ici la pipe, qui l'entoure d'un brouillard protecteur, guide sa pensée en volutes, déclenche la digestion, bref le transforme en ogre. L'absence de sexualité confirme cette fixation du personnage à une pulsion orale : son épouse est avant tout sa cuisinière. Les figures d'ogre, ou de croquemitaine abondent dans le folklore et la littérature sans être forcément mauvaises⁸⁴ : on ajoutera donc le commissaire Maigret à l'homme au sable et Abel Tiffauges, Orion et Polyphème, Saint Nicolas et Saint Christophe, sans oublier le Babou wallon, Colin le Maillard, ce géant belge aveuglé au combat, et, bien sûr... le Père Noël.

80. G. Simenon, *Le Témoignage de l'enfant de chœur*, 2, p. 56.

81. G. Simenon, *ibid.*, p. 57.

82. G. Simenon, *L'Ami d'enfance de Maigret*, 14, p. 347.

83. Dans les *Maigret*, la ville est l'immense forêt où se perdent les enfants, c'est-à-dire les jeunes gens et jeunes filles qui « montent à Paris » depuis leur province natale. De nombreuses enquêtes permettent de retracer ces destins en les intégrant parfois à une autre thématique chère à Simenon, celle des fils en danger, qui risquent de mal tourner du fait d'un père trop peu présent. Voir, par exemple, *Maigret au Picratt's*, *Maigret et la jeune morte*, *La Danseuse du Gai-Moulin*, *Le Pendu de Saint-Pholien*...

84. Voir Nicole Belmont, *Comment on fait peur aux enfants*, Mercure de France, coll. « Le petit Mercure », 1999.

Maigret l'ogre — l'allitération évoque le grognement et la déglutition — retourne la fonction de justicier et assume certains des attributs du criminel, la férocité, l'appétit insatiable, la monstruosité, tandis que celui-ci a souvent chez Simenon quelque chose de la victime. L'aventure alors ne participe plus de la lutte éternelle entre l'esprit du Bien et l'esprit du Mal et on retrouve le décalage que Simenon fait subir au personnage — un héros flamboyant devenu un petit bourgeois pataud — au niveau des fonctions du récit : la mythologie fondatrice du roman policier — la toute-puissance de la raison aux origines du savoir — est mise en question et la connaissance n'est plus la victoire de la lumière sur les ténèbres, mais un clair-obscur inconfortable et chargé d'angoisse.

Ainsi le commissaire Maigret, homme ordinaire et enquêteur hors pair, est aussi un authentique personnage romanesque dont les doubles imaginaires révèlent les désirs et les contradictions. Ce sont comme des reflets miroitant autour de Maigret : celui qu'il a été et celui qu'il sera — l'enfant de chœur et le pêcheur à la ligne — , celui qu'il aurait voulu être — le médecin — et celui qu'il craint peut-être en lui, la face sombre, la force brutale, l'inhumain en l'homme — l'ogre. Cette constellation imaginaire n'est-elle pas aussi une façon de rapprocher le gros commissaire bourru du commun des mortels, et de l'éloigner, effectivement, de ces « machines à raisonner » que sont certains héros de romans policiers ? Tel est enfin le commissaire Maigret : grand et lourd, tranquille et casanier, souvent compatissant, parfois effrayant, un géant au firmament des figures mythiques de notre XX^e siècle.

Dominique Meyer-Bolzinger
ILLE EA 4363, Université de Haute-Alsace. Mulhouse